

Critique de Malanka par Inès Louvel

Tout d'abord vinrent les questionnements. Et puis un mot explose comme un millier de rires dans nos esprits. Malanka. Enfant chéri d'un peuple libre, il nous prend par la main et alors qu'il nous serre contre son cœur, on découvre enfin le parfum de nos joies. Malanka. Mère des indigents, elle guide le berger et son étoile au-delà des sombres méandres de la fin de l'an. Malanka. Sage au dos courbé, il narre le chant de l'ours, le chant d'une ethnie sans âge ni nom.

Et pourtant, malgré les rires, malgré la joie, malgré les chants et les combats joyeux, une pointe de douleur nous envahit alors qu'est enfermé sur une simple toile monochrome le sublime éclat de ton histoire. Ni Gigi, l'aède contant ta vie, ni les Hommes, ni l'ours ne te délivreront de cette prison d'émerveillement. Et l'on entraperçoit, entre les plaines vallonnées et dansantes de ton montage, au détour de la singulière beauté de tes images, un portrait flou, une lointaine silhouette. Silhouette lointaine certes, mais silhouette unissant enfin une peuplade libérée de pays, silhouette dont l'éclatante éternité sublime de ses visages notre triste mortalité.

A chaque question, elle est la réponse, à chaque goutte de peine, elle est larme de joie et à chaque flocon de douleur, elle est éclat de douceur. Elle est le pont entre tout, passé et avenir, néant et trépas. Elle est Vie. Et c'est alors 14 minutes d'oubli, 14 minutes de vérité que Paul-Louis Léger et Pascal Messaoudi nous offrent généreusement avec un court-métrage qui prend vie peu à peu et qui se pare d'une substance unique : une communion parfaite entre humain et divin.